

Le fond du paysage

Jakub Deml, Josef Hora, Vítězslav Nezval, Jaroslav Seifert, František Halas, Jan Zahradníček and Vladimír Holan

Volume 25, Number 5 (149), October 1983

Tchécoslovaquie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30596ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deml, J., Hora, J., Nezval, V., Seifert, J., Halas, F., Zahradníček, J. & Holan, V. (1983). Le fond du paysage. *Liberté*, 25(5), 10–31.

1.

Le fond du paysage



Ce fond du paysage, comme il se doit, est habité par des classiques contemporains: des poètes reconnus et «consacrés» mais toujours suffisamment proches et aimés pour que leur présence soit vivante, et qu'elle continue à agir à travers ceux qui sont encore là. On ne s'étonnera pas trop de constater que la même actualité puisse réunir, ici, des poètes «modernistes» et «traditionalistes», des surréalistes et des catholiques, des métaphysiciens et des bons vivants: le domaine qu'ils occupent tous ensemble ne correspond pas par hasard, pour l'essentiel, au paysage culturel de la Première République (1918-1938), la seule période de l'histoire tchèque (et slovaque) récente où le pays a connu une vie démocratique, définie par une coexistence «naturelle» (bien que conflictuelle) de différents courants de pensée.

Les frontières entre ces tendances, du moins dans le domaine de la poésie, sont d'ailleurs moins nettes qu'on pourrait croire: Jakub Deml était un prêtre

mais aussi un révolté et un marginal dont la modernité a fait, entre autres, un précurseur des surréalistes (reconnu par eux-mêmes); l'«idyllisme» plutôt traditionnel de Hora et de Seifert ne les a pas empêchés de débiter comme des poètes d'avant-garde (et même comme des poètes «engagés»); les penchants de Halas et de Holan pour une interrogation métaphysique, grâce auxquels on peut les situer aux antipodes d'un «matérialiste» comme Nezval, ne les a pas fait échapper à l'influence du poétisme dont Nezval était le principal auteur. Mieux encore, sans être toujours amis, la plupart de ces poètes entretenaient aussi entre eux des rapports d'échange et de respect réel, aujourd'hui assez difficiles à imaginer; des rapports qui, à l'époque, existaient certes un peu partout, mais que l'atmosphère d'un petit pays comme la Tchécoslovaquie favorise manifestement plus que celle des pays plus grands. Sur ce plan aussi, l'expérience des poètes tchèques est d'abord celle d'une intimité...

L'après-guerre et le «coup de Prague» de 1948, il est vrai, feront voler cette idylle en éclats: alors même que Nezval sera honoré comme «artiste national», Jan Zahradníček sera condamné à des années de prison — avec d'autres — à cause de sa seule foi catholique. D'autres encore, comme Deml ou Holan, seront au moins séparés du public par un solide mur de silence forcé... Cette scission, cependant, ne devrait pas complètement éclipser ce qui, malgré sa variété, donne à notre «fond du paysage» une sorte d'éclairage commun: celui d'une contrée retirée mais ensoleillée, ouverte à tous les échos que le vent y apporte de l'horizon et d'autant plus attentive à leurs murmures que, partagée qu'elle est entre le centre et la périphérie, entre la ville moderne et la campagne, elle n'est reliée au monde qu'à distance et dans la douceur d'un regret.

P.K.

JAKUB DEML (1878-1961)

L'ÉTÉ

Matin

Dernier balancement de l'aspersoir sacré de la nuit
Brumes, encensoirs retirés.
Cortège de baldaquins dorés
de grottes
éclairées par les lys et le magnésium.
Fusées des tons. Et des ailes.
Rires d'enfants.

Midi

Sonnerie des épis. S'asseoir à table.
Silence.

Chœur des moucheron

Nous, des sons pleins de jouissance sous le soleil
et pleins de venin.
Nous, le pianissimo des torrents, des pâquerettes,
de la poussière soulevée,
de grains d'or
retombant au fond de la terre,
nous, le son des toiles d'araignée
brisées contre les rayons,
nous, musique de choses fines et menues.
Nous, écho de la vie dans les grottes et les forêts
de la mort,
ombre d'un être absent
et comme une plainte restée sans voix.
Nous, son des fils télégraphiques tendus,
apportant les derniers messages
de celui qui part,
nous, murmure de l'eau, des âmes au purgatoire,
et souffle soulagé de tout ce qui est trop loin.

Après le coucher du soleil

Blancheur des blés à la veille d'être fauchés
sous un ciel sombre, brûlant sourdement
— ô terreur d'une jeune mère soudain livide!
Les arbres de ce soir, apeuré
par les tremblements de la lumière sur les eaux,
au ciel,
dans le regard,
les arbres sont des ombres d'amants empoisonnés,
projetées, horriblement vraies,
sur le mur de l'Infini.

Nuit

Oh — terre — le jour naissait dans le ciel!
Que de choses ne descendent donc pas vers toi
ô Emportée,
pleine de vie
dans la mort!
Brûlez les plus rares des arômes, éveillez les pleurs:
ceci n'est pas un jour, ni une vérité,
et ceci n'est pas le Paradis...!

Sonne la musique des étangs: quelles sont donc
ces foules?

Les eaux bouillent? Jouent-elles?

La supériorité de ces flûtes...!

Le pouvoir magique
de ces miroirs!

Miroirs, ou regards?

Qui sont, qui semblent aussi profonds
que le ciel?

Sans un mot passent les gardes des étoiles,
plongées dans leurs pensées.

O les eaux brillant au loin,
cloches d'argent
ébranlées en hommage
à la conception et à l'anéantissement!

(Premières lumières, 1917)

JOSEF HORA (1891-1945)

DANS LE PORT

Longuement nos regards
accompagnent les bateaux.
Le jeu des drapeaux restera dans le cœur,
lui et l'éternel adieu sur la mer haute.

Pourquoi faire ses adieux à l'étranger, au pays,
quand aujourd'hui n'est pas demain
et que les mouchoirs, de larmes arrosés,
seront pris par le vent?

Des tasses de café noir
sur la table de marbre
l'âme de l'Inde s'élève comme les doux baisers
de la radio.

Guidé par le vent, le doigt trace sur le marbre
les noms de tous les cieux
qui nous évitèrent.

(Cordes dans le vent, 1927)

L'ÉTÉ

De bleu du ciel revêtue
l'éternelle femme traverse notre vue.
L'alto des soirs, le soprano des aubes,
le souffle coupé par ce nu, son corps,

font frémir les astres, coulent en nous et, parfums,
soufflent en douceur à travers les jardins;
puis, laissant leur stigmaté dans notre sang,
fuient comme le vent et comme le temps.

(Ombres en détresse, 1933)

DANS L'ESSEULEMENT

Dans l'esseulement, quand sonnent les cloches
de la ville,
nous sommes si nombreux, qui silencieusement
mangeons notre mets.
Silencieusement, seuls, avec les amis et les familles,
un midi de nuages argentés s'attarde entre nos vitres.

Des promenades nous attendent, parmi de
frémissements bouleaux,
le ronron des limonaires qui tendent la main.
L'oiseau estropié sera là pour nous blesser,
pour nous blesser et nous rapprocher,
nous allons boire sous le merisier
les paroles amoureuses des couples.

Disaient-ils mes paroles? Chuchotaient-ils
les tiennes?
Se sont-ils rencontrés grâce à ce même hasard
que, jadis, nous?
Portions-nous, comme eux, une robe qui à nos yeux
ne cachait rien,
nos mains, vagues d'eau, se poursuivaient-elles
dans l'ombre
et, tout comme vous, lorsque le jour tombait,
ne formions-nous qu'une terre,
une nuit,
une seule étoile?

(Ombres en détresse, 1933)

VÍTĚZSLAV NEZVAL (1900-1958)

PROMENADES

Mon désir me guide comme un tambour qui s'éloigne
Semblables aux flammes du gaz les arbres gesticulent
comme des épaules pendant la danse
Tu emboîtes le pas aux vendeurs de bretzels
Charmant escadron
Si longtemps avons-nous souffert qu'un jour la vie
fit grincer sa roue de remouleur
Prenant congé de toutes les réminiscences
J'avance je ramasse une lettre cachetée
Des chemises et des cravates je suis devant une
blanchisserie
Prague fait autant de tintamarre qu'une vannière

Qu'elle est gaie cette petite rue
Et combien de femmes sont prêtes à se faire inviter
pour un thé de cinq heures
Rue sans engagements
Rue qui dans son ouverture te fait soudain voir le
Château
Dans les chevelures flottantes tu sens cette même
liberté qui fait rebondir les moineaux sur l'enseigne
d'un coiffeur
Les chapeaux du printemps sont encore éclaboussés
par le couchant
Qui déjà dessine son adieu sur les fenêtres
des plus hauts étages
Le dernier facteur passe sur son vélo
Le vendeur de journaux chante qu'il fera beau
demain matin
Le cortège m'entraîne on va dans la rue
des Chevaliers

Ou bien tu iras flâner sur le Marché aux fruits
Où dans des caisses dorment des fleurs
Répandant une odeur pénétrante
Dans la rue voisine des poupées débitent du canevas

Au-dessus de Prague s'enroule le drapeau bleu et
blanc
En-bas se rassemblent de nouveaux cortèges
à lampions

Il est des moments où l'on peut rencontrer
une aventure
Surtout si on ne s'y attend pas
C'est ainsi que doivent errer les colporteurs
L'étonnement remplit leurs yeux bleus
Ils mettent en marche les carillons de toutes
les horloges
Toi tu n'es même plus sûr d'avoir aussi un foyer

Par la porte ouverte je regarde un escalier qui ne
mène nulle part
Quelqu'un a disparu quelqu'un me fait un signe
d'adieu
Ce sont des yeux comme deux trouses
Je vois une oreille
L'oreille au saphir du soir
Je vois des lèvres fardées comme le sont ces stores
à rayures

Debout devant une boîte à lettres
Je lui écris
La Vltava comme des vendanges solennelles ralentit
sa course
Je tends la main à la grande inconnue

Au retour
Rien n'est reconnaissable
Ni la chambre ni le lit
Ni le piano auquel j'aimerais confier mes désirs
(Prague aux doigts de pluie, 1936)

BOWLING

Dans le hangar du bowling
Vautrées dans la poussière
Des poules traînent caquetant
Au fond d'un caniveau
Qui rappelle une gouttière
Une boule va de l'avant
En dépit des flaques d'eau
Où s'agitent plus flous que nets
De minuscules poissons
La boule passe sur une grenouille
S'apprêtant à faire un bond
Et qui n'est pas une rainette
Les quilles tombent sur un même tas
Avec un gros tonneau
Un merle
Blotti comme un sourd
Fixement regarde le point
Où sans lâcher le morceau
Une petite souris ronge
L'écharde
Plantée dans une poire
La boule va cahotant
Comme si elle multipliait des trajectoires
Au-dessus du hangar pendent d'énormes ciseaux
Projetant une silhouette de croix
Sur du sable fin
Et brillant
Du sable entassé immobile devant ce hangar
Mort
Alors que le samedi prend fin
(*Le Fossoyeur absolu*, 1937)

JAROSLAV SEIFERT (né en 1901)

MINUIT

Au-dessus du toit s'est éteint
le cadran, ami des lunes.
Des danseuses passaient par ici
et ne nous ont pas vus.

Comme l'instrument sans cordes
d'où le temps tire son chant.
Elles entrèrent dans la tempête,
s'offrant à tous les vents.

Comme un visage de mort
qu'une longue chevelure cerne.
Une taille frêle tremble
dans la lumière.

Ta voix a toujours un mensonge
à souffler à ta vue.
Des danseuses passaient par ici
et ne nous ont pas vus.

(Une pomme glissée du giron, 1933)

LA FENÊTRE SUR LES AILES DES OISEAUX

L'eau où se trouvaient les muguets
est empoisonnée.
Combien donc le sera le printemps tout entier!
Il pénètre les tissus
comme la bombe à neutrons
et envahit tout ce qui est vivant.
Seul le rocher ne bouge pas,
à moins qu'il ne change quelque peu
la couleur morose de son visage.

Sur mon chemin je passais à côté des plaques
portant les noms des rues,
elles étaient accrochées sur le vent du printemps.
J'ai couru comme j'ai pu à l'unique fenêtre,
elle était bleue.
Les oiseaux me l'apportaient
sur leurs ailes,
chaque jour un peu plus près.

Puis ma fenêtre se ferma.
Cependant, je la vois encore de temps en temps
mais seulement quand je ferme les yeux.
Hier, l'automne est venu.

Les raisins sont comme les glands d'or
sur les rideaux
d'une troupe de comédiens
et le silence qui se promène avec l'automne
parle la langue natale des cimetières
où confluent
les ruisseaux de nos vies.

La douleur, je la connais bien,
c'est une sœur méchante et têtue.
La mort est un secret
qu'on paie par l'horreur.
La fenêtre est démolie depuis longtemps,
les oiseaux se sont abattus dans les vignes.

Ecouter encore un peu le silence
lorsque les yeux croient
que la grappe gonflée sur la branche
désire être saisie.
L'homme tend la main vers l'amour
et la femme geint de plaisir.

Sous les vignobles coule un vieux fleuve
et tandis que le vent joue
avec les feuilles rauques,
ce fleuve emporte
toutes les douces sources de ce pays
dans la mer sale à Hambourg.

(*Le Parapluie de Piccadilly*, 1979;
traduction de Jan Rubeš)

FRANTIŠEK HALAS (1901-1949)

NON AU PRINTEMPS

Printemps ah pomponné temps des joies vertes
Ah printemps tu te pavanés poupon
On s'échine un peu partout pour les violettes
Je n'avalerai pas cet hameçon

Je n'écouterai pas le bavardage de tes feuilles
Et ne boirai pas ce qui nourrit tes arbres
Mon automne seul m'apprendra lui seul
Jusqu'où la flamme du désir peut baissée descendre
(*Sépia*, 1927)

AUTOMNE

L'échevelé de charme osé en armure de brumes
jusqu'à la lie boit l'alcool des roses
le visage plein de jours brouillés

Imprégné de sang écarlate l'habit pend dans
la brousse
l'épave du jour coule avec son équipage d'ombres
le tourment de la terre se calme dans la nuit câline

Courant nu vers une pâquerette la main crispée
sur l'obole orphelin de l'étoile du matin
au réveil dans le pauvre feuillage l'oiseau crie
d'angoisse
dans les fontaines se dissolvent des ondines

Tristes ses yeux se voilent d'une nostalgie ancienne
empereur nègre et couronné le soleil
des flaques boueuses lentement se relève

La tête du bellâtre tombe noix pourrie
quelque chose en même temps germe et se gâte dans
son creux
une biche aux orbites vides erre dans la forêt et gémit

Un pacte avec le diable sur ses ailes-membranes
dans un coin de la grotte
la chauve-souris dort

(Le Coq chasse la mort, 1930)

LA FEUILLE

La feuille ne l'invente guère son allure
lorsqu'elle repose sèche dans l'herbe
baissée comme les yeux des statues
brûlants sans nom

A toi la faute arbre Avide toi seul la poussais
jusqu'à ce qu'elle tombe
qu'elle tournoie révélée
sa propre mère la sève revigorante
en protégeait d'autres

Que cherche-t-elle
nullement étreinte par la terre
de si bonne heure face à la somnolence du sol
elle, même aux gémissements tus des racines
nullement utile

Encore et encore vers les espaces
O offrande Le vent soudain ému
la secoue fertile
et sa petite mort s'accroît

(Grand ouvert, 1936)

QUAND LA BOMBE ÉCLATERA

Elle rampera toujours
dessinant des rides dans la boue
Elle s'ouvrira

La moule

Pâle sexe des eaux

Tout recommencera
dans l'indifférence des premiers poissons
les étoiles
plancton des poètes d'autrefois
frissonneront d'ennui
au temple des nébuleuses

(Et alors, 1957)

JAN ZAHRADNÍČEK (1905-1960)

LES MAINS

Je ne sais pas où il veut mes veilles,
mon indicible désir de m'éteindre;
conduit par elles, mes mains,
plus loin que la mort de me rendre.

L'oiseau s'étrangle au plus chaud des bois,
une profondeur se trouve sous chaque mot.
Le vent se remet debout, vois,
et creuse les doux membres dans la robe.

Oh mains, vous les mains qui brillez,
allumées par ma destinée,
deux rameaux fleuris à moitié,

sur la pente du monde oubliés,
si j'étais ces paysages, vos voisins,
toutes je vous chargerais de lointains.

(Les Sorbiers, 1933)

LETTRE À MA FEMME*

Tu parles et te souviens.
Tu ignores où je suis, et n'imagines pas
que je suis assis ici, les mains vides,
hôte d'une sournoiserie hostile
pour qui le soleil est devenu une rareté
et qui, tel Dante dans son enfer,
ne verra pas de sitôt d'étoiles,
ni la lune, le vent dans les arbres, pas plus que ton
sourire chargé d'été.

Tu ignores où je suis, alors que moi, si près,
j'entendrais pour un peu comme tu passes en silence
devant les objets chers et familiers
pour ne pas réveiller les enfants. Il est tôt,
le soleil commence à brûler.

Cet immense soleil de vacances, de moisson,
gronde dans les rues et moi, dans ma cellule, je crois
comprendre
que tout le monde là-bas, dehors, part pour une fête.
Pourquoi, sinon, s'exciteraient-ils tant en parlant,
pourquoi seraient-ils si pressés,
en faisant vibrer tous les trottoirs? J'entends cette
fraîcheur de leurs pas,
cette impatience,
comme s'ils eussent prêté foi aux rêves des enfants
et couraient maintenant pour connaître
la vérité sur le miracle.

* *Ecrit en prison où le poète, accusé de participation à un imaginaire «complot» contre l'Etat communiste, a passé les derniers dix ans de sa vie.*

Toi aussi es là, quelque part. A l'église,
puis faire des courses. Tu te fais des soucis pour les
enfants.

Que d'apparitions ne t'ont-ils pas données,
de miracles dont tu as la preuve.

Tu ne doutes d'aucun,
tu les gardes tous en mémoire et aimerais tant m'en
parler
si seulement j'étais de retour.

Le petit se tourmente tant
pour moi, m'écris-tu.

Console-le, cesse de pleurer. Les journées de toute
façon s'écourtent.

Le temps des décisions approche, quoi qu'il arrive.
Nous ne sommes pas seuls à souffrir ainsi, penses-y.

Pense à toutes ces ruines
de familles défaites, à toutes ces braises qui
s'éteignent.

Il ne serait pas décent de porter un trop grand
bonheur

lorsque souffre Dieu, et qu'on a tellement sali
le visage de l'homme.

(Maison la Peur, 1951-1956)

VLADIMÍR HOLAN (1905-1980)

QUI SAIT

Les montagnes sous la pluie sont l'une des promesses
d'un affinement sec.

Qui sait pourtant si, recherchés
comme l'ombre à l'époque des moissons,
nous n'entendons pas seulement une feuille morte,
ne feuilletons pas seulement un livre trop vieux,
ne faisons qu'évoquer la couture crânienne de l'éclair
et si la pluie ne tombe pas dans l'avenir...

(Vers l'avant, 1943-1948)

PAROI

La belle paroi chaulée qui se mire dans le purin
a de l'éternité plus qu'une seule pierre sur la crypte.
Sans achèvement, inconsciemment et pourtant avec
chaleur

elle vit entre le dieu et les hommes,
tandis que son unique fissure béante
est observée, côté divin, par un cheval,
et par un timon dressé, côté homme.

Paroi belle, cruelle!

(Vers l'avant)

NÉANT

Un néant omniprésent et si quotidien
 qu'il pourrait se faire voir,
 mais néant timide, plein de renoncement...
 Et pourtant, tout le monde le craint, personne n'en
 demande,
 si bien que, comme nul ne le meurt,
 il croît en quelque sorte sans cesse, devient plus précis
 comme croît le nombre de tes bouteilles vides au
 grenier,
 bouteilles que tu offrais et dont nul ne se soucie
 et que, donc, tu descendras, la nuit,
 et déposeras dans la rue en cachette...

Quelqu'un crie, là-bas: «Sachant, vous serez sans
 savoir!»

Un autre: «Malheur aux chiens gras!»

(Vers l'avant)

PRESSÉS

Ils manquent de temps pour eux, ils ont peur d'être
 seuls,
 mais ils avalent goulûment l'histoire, les disparus,
 le réel et les images,
 arrosant avec l'urine bicolore des déesses
 dont le sang menstruel coule dans les livres de
 voyage,
 ils se hâtent d'avalier les phénomènes du jour, sans
 don d'aucune révélation,
 et se recouvrent donc de masques avec une
 paralysante cohérence,
 ils sont toujours en manque de biens, de bornes et
 d'habitudes

avec leur fringale omnivore d'explications pour tout,
et lorsque sonne l'heure de leur extinction
ils sont là, gavés de leur destin,
alors que le dieu, peut-être, n'est que le spectateur
d'espaces vides
et qui ne sont pas destinés à être remplis...

(Vers l'avant)

AU MARIAGE

L'unique merisier à grappes, conservé jadis pour la
graine,
découpait par le diamant du parfum
les vitres bëlantes, jusqu'à la dernière,
pour en faire sortir la musique, laquelle aime parler
d'espace
mais regarde en même temps peureusement autour
d'elle, comme celui
qui urine dans un lieu interdit.
Les égarements fracassants des convives,
aux yeux craquelés comme la glaçure d'une
porcelaine chinoise,
déchiraient les notes tenues,
les transformaient en timidité lippue, dressée
et qui cherchait le refuge dans tout ce qui porte le
nom de buisson.
Tout retournait ensuite dans la salle...
Mais la jeune mariée, ivre,
qui avait autant de robes qu'une grenouille a de
manteaux,
était tellement belle qu'elle n'était vue de personne
et n'avait donc aucun mal à serrer sous son genou
le doigt du premier amant...

(Vers l'avant)

JUN

Chaleur, enflée jusqu'au ciel par une hyperbole de
vessie de porc...

Tout se bombe, ou bien se courbe...

Le savant, qui a aveuglé le nécrophore,
le surveille et s'étonne

qu'il ait quand même retrouvé sa charogne
et que ses yeux, donc, sont en quelque sorte là en
plus...

Bien que très saillantes, les veines humaines
n'ont toujours pas assez de toutes leurs palpitations
pour colmater

les brèches dans le vieux mobilier du soleil...

(Vers l'avant)